Document généré le 18 avr. 2024 06:05

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

[Poèmes]

Roland Reutenauer

Numéro 49, automne 1991

Panorama de la poésie française contemporaine : approche de l'an 2000

URI : https://id.erudit.org/iderudit/14929ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Reutenauer, R. (1991). [Poèmes]. *Moebius*, (49), 133–134.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1991

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

ROLAND REUTENAUER

Avant l'aube de novembre

Le ciel fouette les vitres de ses lambeaux
de vieille nuit moribonde
où fera-t-il clair et chaud dans un coeur?
un cerveau? l'aube une fois de plus
donnera le change et glissera sa menue
monnaie qui tinte au fond de nos poches

*

Dans le ciel gris de novembre et le fracas
tel un têtard nage un hélicoptère —

route vers une forêt-banlieue poussiéreuse
longue feuille que le vent soulèvera
tous ses scarabées rentreront sous terre

cette question : "qu'adviendra-t-il de nous?"
par ce jour gris et froid cette question
n'aura jamais eu de sens qu'adviendra-t-il
seulement lorsqu'en nous s'éteindra
le secret foyer des mots?

Étang de Ketzing, le soir

Il exhume toutes ses feuilles or et brunes —
un soleil avide avant de sombrer l'envoie
s'éblouir au ciel il retombera goutte
à goutte alourdissant un peu plus le coeur
de cela qui nous cerne et nous presse

*

Les rues des banlieues n'en finissent pas de bleuir dans le couchant. Mes amis, là-bas, verts cheveux cloutés, en hâte vous remplissez vos mots au comptoir des lunes infidèles. Sous vos pas, l'herbe noire s'électrise, le courant passe. Vivre, se revoir, se pleurer sur les paupières. À l'ombre de nos cerisiers traînent vos mouchoirs.

*

Aujourd'hui les mots
comme dernières feuilles aux branches
travaillent vers la nécessaire oeuvre
de mélancolie
vers les bogues des objets noirs
et insondables

extraits de *Jours contés*
et *Graminées au vent*
Éditions Rougerie